

Tout plaquer

Je voudrais descendre de cet avion et rentrer chez moi. Retrouver mon appartement, le parfum fruité de mon pot-pourri, mon plaid en fausse fourrure, Netflix et mes habitudes parisiennes. Si seulement un passager pouvait faire une crise cardiaque. Non, ce n'est pas bien de souhaiter le malheur des autres. Un accouchement peut-être ? N'y aurait-il pas une femme enceinte à bord, qui perdrait subitement les eaux, obligeant le pilote à faire demi-tour et à atterrir en urgence ? Bien évidemment que non, avec la chance que j'ai, tous les passagers vont tranquillement rester à leur place jusqu'à notre arrivée au Canada. Tous... Pas tout à fait. Des enfants courent dans les allées pour se dégourdir les jambes, et la voix par la même occasion.

Je suis dans l'obligation de garder les fesses sur ce siège pendant huit heures. Enfin, plus que six heures et douze minutes, très exactement. C'est la durée d'une journée de travail. J'ai survécu des années assise derrière un bureau, je peux bien survivre aussi à ce vol. Du moins, je l'espère. Ce serait le comble pour un premier trajet en avion. D'autant que je n'ai pas écouté un seul mot des

consignes de sécurité émises par l'hôtesse de bord. Je jette un œil au hublot. Je ne vois qu'une étendue noire. Il fait nuit et je survole l'océan Atlantique. Ma voisine de gauche est déjà dans les bras de Morphée tandis que mon voisin de droite lit un magazine et mange des bonbons. Je suis agacée par le bruit des emballages qu'il froisse entre ses doigts. Je suis tendue comme un string. Je regrette d'avoir accepté cette proposition. Comment ai-je pu tout plaquer et m'enfuir à 5 500 kilomètres de chez moi ? J'ai probablement regardé trop de comédies romantiques. Mon père aurait pu me ramener à la raison quand je lui ai parlé de mon projet. Je rectifie, ce n'est pas vraiment un projet, car un projet, ça se prépare longtemps, c'est une décision réfléchie et programmée. En ce qui me concerne, je n'ai aucun plan. J'ai dit « oui » sans penser aux conséquences. C'est juste un coup de tête. Un immature et irraisonnable coup de tête. À presque trente ans, ça craint. On peut comprendre qu'une gamine de quatorze ans fasse une fugue, mais à vingt-neuf ans... Mon père a trouvé que c'était une excellente idée, ajoutant : « Les voyages forment la jeunesse. » Était-ce sensé de s'adresser à un homme qui a fait une explosive crise de la quarantaine ? Je doute que ses conseils soient des plus avisés. Mon amie Annette m'a, elle aussi, encouragée à partir. Elle pense que c'est une opportunité de balayer le passé et de prendre un nouveau départ.

Je suis interrompue dans mes raisonnements par l'hôtesse qui m'apporte un plateau-repas. Je soulève le couvercle en métal. Bœuf bourguignon et purée de pommes de terre. Je goûte. Pas de quoi déclencher un orgasme gustatif. C'est bien connu, les plats servis dans les avions sont peu ragoûtants. Heureusement, j'ai

emporté des réserves de biscuits. Je vais regarder un film, ça m'occupera l'esprit.

Le panneau lumineux indique que les passagers doivent regagner leur siège et attacher leur ceinture. L'hôtesse tente de nous rassurer en nous expliquant qu'il ne s'agit *que* d'une zone de turbulence. Je ne me sens pas mieux pour autant. L'appareil tangué. J'ai toujours détesté les manèges à sensations. Quel est l'intérêt de se faire des frayeurs ? Personnellement, je n'ai pas besoin d'un saut à l'élastique pour avoir une poussée d'adrénaline. Mon quotidien est déjà bien assez source de tension. J'ai entendu dire que l'on pouvait faire une embolie pulmonaire en avion. Même si j'ai enfilé des bas de contention, je ne suis pas tranquille. Je suis terriblement stressée. Quand je me trouve dans cet état, mes pensées s'embrouillent, je mange tout et n'importe quoi et j'ai envie de faire pipi toutes les dix minutes. Je voudrais juste déconnecter mon cerveau et dormir un peu.

Le commandant de bord annonce que nous entamons la descente vers Montréal-Trudeau. Ce n'est pas trop tôt, je ne savais plus comment occuper mon temps libre. Entre le film de ma vie que j'ai vu défiler devant mes yeux une demi-douzaine de fois, les prières adressées à Dieu, à tous ses saints, anges et archanges, mes allers et retours aux toilettes et mon brainstorming pour trouver un autre mode de transport pour le retour, je n'ai pas réussi à fermer l'œil. Existe-t-il un autre moyen que l'avion pour rentrer en France ? Une traversée de l'océan en bateau ne me paraît pas plus fiable. Quand on connaît le dénouement de *Titanic*... À dos de caribou par le détroit de Béring peut-être ? J'ai les oreilles bouchées. Ça me rappelle la piscine.

Je suis la première levée, sac à la main, en position pour bondir au moindre signal du personnel navigant. L'hôtesse me sourit en me souhaitant un bon séjour. Je lui rends son sourire et me précipite vers la passerelle. Prendre l'air me remet les idées en place. Je récupère mes bagages et me dirige vers la zone dédiée aux taxis lorsque j'aperçois un homme muni d'une pancarte où est inscrit mon nom. *Juliette Bohin*. Après s'être présenté, le cinquantenaire s'empare de mes valises et m'invite à monter dans l'auto.

Le SUV tourne dans une petite rue où se dressent deux rangées de maisons en brique rouge identiques. Pour peu, je me croirais dans le nord de la France. Le chauffeur se gare et dépose mes affaires au numéro 21, puis s'éloigne en me faisant une révérence amusante avec sa casquette.

Avec appréhension, j'appuie sur l'interrupteur et inspecte les lieux. Tous les ingrédients sont réunis pour le qualifier de nid douillet : des tons neutres, des coussins moelleux sur un canapé en velours, des lampes qui diffusent une lumière tamisée, des bougies disposées à divers endroits, des rideaux épais aux fenêtres... Je remarque également un grand tapis aux épaisses franges qui m'invite à marcher pieds nus. Dans la salle de bains, des serviettes douces sont pliées sur l'étagère, à côté d'une panière de savons parfumés. Je visite la chambre et ne peux résister à l'envie de m'allonger sur le lit. Exténuée, j'enfonce ma tête dans l'oreiller gonflant et m'endors.

Se nourrir

Samedi. Premier jour sur le sol canadien.

Je suis réveillée par les rayons du soleil qui filtrent à travers la fenêtre. J'ouvre difficilement les yeux et tente de lire l'heure sur le réveil. 12 h 18. J'ai dormi dix heures. Après une nuit blanche, c'est un minimum. Je remonte la couette jusqu'à mon cou et m'enroule dedans. Je suis angoissée à l'idée d'être dans un pays dont je ne connais rien, ni la culture, ni le quartier où j'habite, ni même un seul des habitants. J'ai consulté quelques blogs et fait une recherche internet avant de venir, histoire de ne pas être totalement ignare, mais je ne suis pas sûre que savoir que l'hiver québécois dure six mois et qu'il fait parfois – 30 °C me rassure vraiment.

Je n'ai aucune envie de me lever, cependant les cris de mon estomac affamé réussissent à me sortir de ma léthargie. Je m'extirpe tant bien que mal de ma couette. Je m'arrête devant la fenêtre du séjour et fais un tour d'horizon de ce voisinage dans lequel je vais vivre durant plusieurs mois. Onze exactement. J'aperçois mes voisins, un couple de quadragénaires semble-t-il, décharger les courses de leur véhicule. Ils sont souriants.

La rue est assez calme et paraît bien fréquentée, si j'en juge aux allées entretenues et aux façades soignées. Ma maison est plus petite que les autres mais construite avec les mêmes matériaux. J'aperçois une boutique de prêt-à-porter au bout de la rue, juste avant la grande route. Un chien marche avec entrain le long du trottoir et s'arrête à chaque boîte aux lettres pour renifler et lever la patte. Après cet examen du lotissement, je me dirige vers la cuisine dans l'espoir d'y trouver de quoi me restaurer. Une carte sur le réfrigérateur attire mon attention.

*Quel que soit le souci, la solution
n'est pas dans le frigo.*

Celle-ci me fait sourire. Elle semble m'être destinée. J'ignore si je peux être qualifiée de gourmande mais la nourriture est pour moi un antidépresseur. Quoique, en y réfléchissant bien, « antidépresseur » n'est pas le mot juste car avoir des kilos en trop et de la cellulite aurait plutôt tendance à me donner des idées suicidaires. En réalité, manger, ou devrais-je dire avaler ce qui me tombe sous la dent, est réconfortant. Si mes fringales se satisfaisaient de bâtonnets de carottes, de fruits frais ou de yaourts nature, ça ne poserait pas de problème. Seulement voilà, je n'ai pas l'âme d'une tortue ou d'une mannequin. Je suis essentiellement attirée par les produits gras, salés et sucrés, dixit les campagnes de prévention contre l'obésité. Un jour, j'ai entendu un thérapeute me dire que cet appétit compulsif n'était autre qu'un moyen de remplir mon réservoir affectif. Comme un fumeur, un drogué ou un alcoolique. Le verdict était tombé, j'étais désespérément addict aux pizzas, à la pâte à tartiner et à la crème glacée.

Mais je n'ai pas toujours été accro à la nourriture. Je me souviens parfaitement de quand tout cela a commencé. J'avais quinze ans et demi. Le jour où mon père a quitté la maison pour vivre avec une autre femme que ma mère. J'étais très proche de mon père. Il me couvrait de baisers, de câlins et d'attention. Il était mon héros, mon papa parfait. Je le trouvais beau, gentil et drôle. Je rêvais de me marier avec un homme tel que lui lorsque je serais adulte. Je ne me souviens pas avoir vu mes parents se prendre dans les bras ou avoir des moments de complicité ensemble. Mais cela ne me perturbait pas car que sait-on de la vie de couple quand on a tout juste quinze ans ? C'est l'âge des premières fois et des découvertes. Ils étaient mes parents et à mes yeux, leur couple était une évidence. Son départ m'a beaucoup perturbée. J'ai continué à vivre avec ma mère et ma sœur. Mon père pensait que rester dans la maison de mon enfance serait moins traumatisant pour moi. Ma sœur disait que cet argument était une excuse. Il ne voulait tout simplement pas s'embarrasser avec deux gamines. Et sa nouvelle compagne, bien plus jeune que lui, ne voulait probablement pas d'étrangères sous son toit. Elle souhaitait sûrement garder l'exclusivité de sa proie. Mon père s'était transformé. Il s'habillait comme un jeune homme, avait acheté une moto et un coupé sport. Il était devenu directeur et son train de vie s'était amélioré. Il emmenait Gaëlle dans de magnifiques hôtels à l'autre bout du monde alors que, jusqu'à mes quinze ans, nous partions en camping en Vendée. Je les aimais, moi, ces vacances en famille. Jouer à des jeux de société, courir dans les vagues, faire des châteaux de sable et manger des glaces sur la plage. Les hommes sont tellement influençables finalement. Il avait toujours ce sourire béat sur le visage.

Il devait être sacrément amoureux. Il était heureux. Mais sans moi. Il l'est encore je crois. Je n'étais plus sa priorité, même s'il me disait qu'il m'aimait autant. Il continuait à me téléphoner régulièrement, à m'inviter à déjeuner, mais la vérité, c'est qu'il me manquait. Je souffrais terriblement de son absence.

D'autant que la tristesse de ma mère et la colère de ma sœur étaient des poids trop lourds à porter pour mes petites épaules d'adolescente. Elles s'étaient rapprochées davantage, me donnant le sentiment d'être seule au monde. Je n'ai pas beaucoup d'affinités avec ma mère. Nous nous aimons, bien sûr, mais elle m'a souvent répété que je lui rappelais mon père, par mon attitude joviale et spontanée, tandis qu'elle est une femme réservée, prudente et sans extravagance. C'est ainsi que, petit à petit, je me suis réfugiée dans la nourriture, grossissant peu à peu et cachant mes formes dans des vêtements de plus en plus amples. J'étais devenue boulimique. À la différence près que je ne me faisais pas vomir. Non, j'ai toujours détesté vomir. J'ai essayé à plusieurs reprises d'enfoncer mes doigts dans ma bouche mais ma gorge brûlante et irritée m'a persuadée de ne plus recommencer. Je n'avais pas ce courage. Les aliments étaient donc à la fois consolation et punition. Sur les conseils de mon père qui avait remarqué ma prise de poids, j'ai consulté un thérapeute qui m'a aidée à mettre des mots sur ma souffrance, à l'extérioriser. J'ai lutté contre cette culpabilité de ne pas être capable de résister à un paquet de chips ou à un morceau de fromage. C'était tellement dur de renoncer. Il m'a fallu des mois pour apprendre à me focaliser sur autre chose, à remplacer jour après jour la malbouffe par des aliments sains. Mes obsessions ont diminué lentement mais n'ont jamais totalement disparu.

Le stress, la peur ou l'ennui rappellent mes anciens démons. Heureusement, il y a des passages d'accalmie. Être amoureuse, par exemple, me guérit complètement de mes maux et m'ôte toute sensation de faim. C'est ça, « vivre d'amour et d'eau fraîche ».

J'ouvre la porte du réfrigérateur. Il contient de quoi préparer un déjeuner diététique. Quelques tomates, un concombre, une boule de mozzarella, quelques fruits et yaourts, un bocal de cornichons et un paquet de saumon fumé. Ont-ils un message à me faire passer ? Je pense qu'ils veulent me mettre au régime. Je me prépare une assiette et m'installe sur le canapé. J'ai peur de faire une sévère hypoglycémie. Je fouille dans tous les placards et découvre des sachets d'infusion et des compotes sans sucres ajoutés. La seule trace de sucres rapides que je trouve est un flacon de sirop d'érable. Ils veulent ma mort. Je suis en manque de chocolat. Je rêve de noix de cajou, de glace, de crème chantilly, de camembert... Vite, je m'habille, bien décidée à aller faire quelques emplettes au supermarché du coin. Sur le chemin, je croise plusieurs groupes d'étudiants venus se ravitailler en chips, pop-corn et bières. À la caisse, j'écoute la conversation de certains d'entre eux. Ils font des pronostics sur le nombre de filles avec lesquelles ils flirteront pendant la soirée. Je trouve leur accent fort sympathique bien que je ne comprenne pas tous les mots prononcés. Je les observe s'éloigner et monter dans leur voiture.

Je n'ai jamais vécu ces moments d'insouciance. Mon entrée dans la vie d'adulte a été marquée par le divorce de mes parents. Je ne connais que très peu les soirées entre copains. Je préférerais m'isoler dans ma chambre avec mon chat, écouter de la musique ou lire des romans. N'est-ce pas un peu prémonitoire ? Je finirai peut-être

ma vie seule avec un chat. Je n'ai jamais fumé une cigarette. J'ai déjà été ivre de mélancolie mais jamais d'alcool. Si j'avais suivi mes camarades des bancs de la fac qui passaient leurs week-ends à faire la fête, à boire et danser, serais-je plus heureuse aujourd'hui ? Je suis plongée dans mes pensées lorsque la caissière m'interpelle.

— Ils sont fous ces jeunes-là ! Toutes les fins de semaine, c'est la même chose. Ils achètent de l'alcool avec leurs prêts et bourses. Un jeune est mort dans un accident en rentrant d'un party. Dans mon temps, on n'avait pas besoin de virer des broches à tour de bras.

— Pardon ? Des broches ?

— Ben, d'être soûl ! Mon fils a dix-neuf ans et ce qui compte pour lui, c'est la musique. Il joue du rock avec son band. Jouer de la batterie, aux jeux vidéo pis toute. C'est pas ça qui va le nourrir plus tard.

— Vous parlez comme ma mère. Ces jeunes ne sont pas seuls, ils sont contents de se retrouver et de faire la fête. S'ils ne le font pas maintenant, quand le feront-ils ?

La femme reste muette quelques secondes en me fixant comme si j'avais blasphémé puis reprend, agacée :

— 19 dollars !

En rentrant, je prends connaissance des documents administratifs posés sur la table du séjour. Mon entreprise a pensé à tout : protection sociale, abonnement téléphonique, transport en commun...

Le soleil est sur le point de se coucher et une jolie teinte orangée éclaire le ciel. Je me pelotonne sur le canapé pour regarder la télévision. Je passe d'une chaîne à l'autre jusqu'à ce que je trouve un programme intéressant. Je m'arrête quand je vois deux comédiens s'em-

brasser fougueusement. Mon cœur se serre. Je ne peux m'empêcher de ressentir de la tristesse et un sentiment d'échec. Pour combler le vide, je me jette sur un paquet de chips au vinaigre et un pot de glace. La carte sur le réfrigérateur me nargue. Je feins l'indifférence. Si elle me provoque encore, elle finira sa course dans le sac-poubelle. Elle l'aura bien cherché.

Arrêter de réfléchir

Dimanche midi. Deuxième journée.

J'entends des cris d'enfants qui jouent dans la rue en s'élançant sur leur trottinette. Je jette un œil à la fenêtre quand j'aperçois une camionnette garée sur le trottoir et un livreur avancer vers ma porte. Je n'ai rien commandé, pourtant il me tend une caisse de laquelle s'échappe une agréable odeur et me souhaite bon appétit. Je l'ouvre et découvre un appétissant plateau-repas accompagné d'une carte.

*Croustillant au fromage
Pintade farcie – gratin dauphinois
Biscuit au sirop d'érable
Bon appétit !*

Ils ne font rien à moitié dans cette entreprise. J'ai plutôt intérêt à être efficace au bureau. Je sens la pression monter. Je m'installe devant l'écran plat et déguste mon délicieux déjeuner.

Le ventre plein, les idées moroses, je me trouve dans un état de flémingite aiguë. Ma seule envie est de faire la larve dans ce moelleux canapé. Je regarde le foutoir autour de moi. Je suis arrivée il y a moins de quarante-huit heures et le logement est déjà le reflet de mon état d'esprit. J'ai toujours eu du mal à mettre mes idées dans l'ordre. C'est peut-être dû au fait que je suis bordélique. L'inverse de ma mère et de ma sœur. Elles, leur intérieur ressemble à une maison témoin. Il y a une place pour chaque chose. Chez moi, c'est plutôt le contraire. Chaque chose doit essayer de trouver une place. C'est probablement la raison pour laquelle ma vie est un chaos. C'est comme si je vivais dans un sac à main.

À la télévision, l'animateur a le même sourire que Luc. Je crois qu'il me manque. Ou est-ce juste l'idée d'aimer qui me manque ? Ou d'être aimée ? Je ne suis même pas sûre de ce que je ressens. Après la rupture, j'ai plusieurs fois tenté de l'appeler mais il n'a jamais répondu. Je dois me faire une raison, il ne m'aime plus. Si tant est qu'il m'ait aimée un jour. Notre histoire avait pourtant bien commencé. Il me semblait que nous étions amoureux. Il s'était rapidement installé chez moi. Malheureusement, les seize petits mètres carrés de mon studio avaient étouffé notre couple. Enfin, c'est la raison qu'il m'a donnée. Je connais des couples qui ne se sont jamais sentis aussi heureux qu'en étant collés l'un à l'autre dans une voiture. Il se sentait à l'étroit. Il supportait de moins en moins son manque de liberté. Il voulait sortir et s'amuser. Les projets communs l'ennuyaient. Comme tous les hommes que j'ai rencontrés jusque-là, il n'était pas prêt à s'engager. Je suis un aimant à mecs instables et phobiques de l'engagement. On pourrait me décerner la médaille de la pêche aux connards. Je ne dois pas être faite pour la vie

à deux. Il y a des gens doués pour ça, comme ma sœur qui a le bonheur d'avoir un parfait petit mari docile, attentionné et fidèle. Leur vie ressemble à celle que l'on voit dans les photos publicitaires de magazines. Un couple amoureux, de beaux enfants, une grande maison, un chien, un travail intéressant, une situation financière confortable et un monospace pour d'agréables week-ends et vacances en famille ou entre amis. Alors que moi, je ne suis pas fichue de trouver un homme stable, je n'aurai probablement pas d'enfant, je suis hébergée par mon employeur, d'un point de vue professionnel, le bore-out me guette et mes quelques copains et copines ont oublié que j'existais. Sauf Annette, ma meilleure et seule véritable amie. Elle va beaucoup me manquer pendant mon séjour. Je fais l'état des lieux de ma vie. Je suis au même point qu'il y a dix ans. Je n'ai pas évolué. C'est comme si je recommençais chaque fois le même cycle. Un nouveau compagnon qui me laisse croire qu'il est l'homme idéal puis disparaît et un nouveau travail qui ne m'apporte ni promotion ni satisfaction.

Mon téléphone vibre. Il s'agit de notifications de réseaux sociaux. Pour les personnes comme moi, ce sont les plateformes par excellence pour se convaincre que leur vie est nulle. Je regarde les photos postées par mes anciennes collègues ou copines de quartier et de lycée. J'assiste au concours de celle qui aura la vie la plus palpitante. L'objectif étant d'avoir le plus de contacts et le plus de likes sur ses photos. Elles sont fières de s'afficher avec leur amoureux, leurs enfants, leur animal de compagnie, sur la plage, au restaurant... Parfois je les trouve ridicules, c'est comme un mauvais remake de Martine. Martine a changé de coiffure, Martine a de nouvelles chaussures, Martine fait du sport, Martine à

Punta Cana, Martine en panda... Heureusement pour elles, les applications ont des filtres pour paraître plus belle sur les photos. J'ai remarqué que les profils les plus alimentés étaient souvent ceux des personnes populaires pendant l'adolescence. Ceux qui étaient discrets et peu appréciés ont, à l'âge adulte, un compte impersonnel ou inexistant. À croire que la réussite sociale se joue dès le collège. En ce qui me concerne, mes publications se font de plus en plus rares et se résument à pas grand-chose. Une pour la protection de l'environnement par-ci, une pour relayer les dates de grève des transports en commun par-là, une photo de chat faisant des acrobaties et une autre de bébé en train de rire à gorge déployée. J'envisage de fermer définitivement mon compte. Vaut-il mieux tomber dans l'oubli ou passer pour une minable ?

Mon téléphone se met de nouveau à vibrer. Cette fois, il s'agit de mon amie Annette.

— Bonjour ma'nette.

— Hello ma poulette. Alors, tu es bien arrivée au pays des caribous ?

— Oui, hier soir.

— Comment ça se passe ? Raconte-moi tout.

— Je dois avouer que l'entreprise fait son maximum pour que je me sente bien. J'ai eu le privilège d'avoir un chauffeur à l'aéroport, une maison superbement décorée, et on m'a même livré un délicieux repas tout à l'heure.

— C'est parfait ! Et sinon, comment te sens-tu ?

— Eh bien, la vérité, c'est que je me sens triste.

— Tu penses encore à Luc ?

— Oui et non.

— Ce gars est un crétin. Il avait peut-être de jolies fesses musclées et une belle gueule mais il n'était pas fait pour toi. Un mec qui rompt en laissant un morceau de

papier sur une table, et en ayant pris le soin de débarrasser toutes ses affaires avant pour ne pas t'affronter, c'est un pauvre type qui ne te mérite pas.

— Tu dois avoir raison.

— J'ai toujours raison. Tu vas trouver ton couvercle, sois confiante.

— Si tu le dis !

— Alors, dis-moi, quels sont tes projets pour le week-end ?

— J'ai décidé qu'aujourd'hui je ne faisais rien. Et si je n'ai pas fini je continuerai demain.

— Tu plaisantes j'espère ?!

— Je manque cruellement de motivation.

— Tu as de la chance que je sois à 5 000 kilomètres de toi, parce que sinon, crois-moi, je te botterais les fesses. Qu'est-ce que tu étais en train de faire avant que je t'appelle ?

— Je regardais la télévision.

— Tu regardais la télévision ?! Humm, et à part ça ?

— Que veux-tu que je fasse d'autre ?

— Tu arrives dans un nouveau pays, il y a plein de choses à faire ! Visiter la ville par exemple.

— Je n'aime pas sortir toute seule.

— Eh bien, tu pourrais faire connaissance avec tes voisins.

— Je n'ai pas envie.

— Très bien, tu n'es assurément pas décidée à faire un effort. Alors écoute-moi ma cocotte. Tu vas lever ton joli petit cul du canapé et lancer la playlist que je vais t'envoyer dans le lecteur audio. Tu vas pousser le volume et tu vas te bouger.

— Quoi ?! Mais non, je ne vais pas me mettre à danser toute seule dans mon salon !

— Et pourquoi pas ?!

— Je vais avoir l'air ridicule.

— Et qui te verra ? Tu es seule. Et puis il n'y a aucune honte à se trémousser en dehors d'une boîte de nuit ou d'un mariage.

— Mais non, c'est stupide... Je n'ai pas envie !

— Arrête de réfléchir, fais ce que je te dis ! Tu adorais danser, avant.

— Oui, mais c'était il y a longtemps. Je ne suis plus une ado.

— L'âge, c'est dans la tête. C'est bon de se défouler parfois. Où est passée ma copine ? Depuis quelques mois, tu coules sans réagir.

— ...

— Tu as vidé tes valises ? Tu as eu assez de place dans les armoires ?

— Je n'ai pas ta garde-robe Annette. La mienne est restreinte. Tout rentrera.

— Donc tu n'as pas sorti tes affaires ?

— J'étais trop fatiguée pour ranger.

— Juliette Bohin, ne m'oblige pas à utiliser la manière forte. Tu vas me faire le plaisir de mettre de l'ordre chez toi. Et je veux que tu m'envoies une photo pour me le prouver.

— Eh, je n'ai plus douze ans !

— Parfois, mentalement, si. En ce moment par exemple.

— Tu es dure avec moi, je lance en plaisantant.

— Non, je t'empêche de sombrer. Alors au boulot !

— Oui chef !

— Super ! Je t'appelle demain pour savoir comment s'est déroulée ta première journée au bureau. Mais je reste disponible pour toi si tu as besoin de parler.

— Merci ma'nette.

— Je t'embrasse ma Juliette.

Annette est incroyable. Elle est ce genre de personne qui réussit tout ce qu'elle entreprend. Non seulement elle a été gâtée par mère nature, mais toutes les fées des royaumes enchantés se sont penchées sur son berceau pour la rendre intelligente, drôle, bienveillante et toujours souriante. Elle est un concentré de perfection. Enfin presque. Elle a la mauvaise manie de se prendre pour ma mère. Nous avons travaillé ensemble à Paris pendant deux ans, puis elle a obtenu une promotion et est devenue directrice du service financier. Elle est fiancée depuis peu à un architecte et projette d'enfanter dans un avenir proche. J'envie sa vie.

J'allume la chaîne hi-fi et envoie les morceaux choisis par Annette. Le groupe OneRepublic joue ses premières notes et je suis comme figée au beau milieu du séjour. Je me trouve ridicule. La musique est entraînante et je pense au discours d'Annette. Je ferme les yeux pour mieux m'imprégner du rythme. Je me laisse porter par la cadence et commence à danser. Timidement d'abord, puis avec davantage d'audace. Je fais maintenant de grands mouvements et chante le refrain de *I Lived*. Je m'imagine devant un public enflammé. Je me libère des tensions et sens la joie m'envahir. Annette avait raison. Cet exercice m'a donné un peu d'entrain. Après quelques cabrioles, je décide de rendre à ce logement sa propreté initiale. Elle dit vrai, avoir un environnement ordonné a une action bénéfique sur le moral.

La nuit tombe. Une fois de plus, je n'ai pas sommeil. Ma montre indique 8 heures, heure française. Je tourne la mollette pour l'ajuster à l'heure québécoise. Ma vague

d'allégresse est passée. Je retrouve mon humeur nostalgique. J'aimerais appeler mon père mais il est en voyage aux Bahamas. Je me couche en espérant de m'endormir rapidement, cependant mon esprit hyperactif ne me donne pas de répit. La valse des pensées commence. Demain, je vais commencer un nouveau job, avec de nouveaux collègues, dans un nouveau bureau. Je suis stressée à l'idée de ne pas réussir à m'adapter à ce nouvel environnement et à mes nouvelles missions. Est-ce que mon chef sera sympa ? L'équipe m'intégrera-t-elle ? Ou me désintègrera-t-elle ? Vais-je travailler en open space ? Est-ce qu'il neige beaucoup l'hiver ? Il faudra que je m'achète des après-ski. J'espère que mes neveux et nièces se souviendront de moi après tout ce temps loin d'eux. Il faudra que j'organise un appel vidéo. Je me demande ce que Luc est en train de faire en ce moment. Peut-être a-t-il une nouvelle copine ? Une belle blonde avec des gros seins. Il a toujours préféré les blondes. Je me demande encore pourquoi il est sorti avec moi, je suis brune et ma poitrine plafonne au 90B. Mon orteil me chatouille. C'est peut-être une araignée qui se promène sur mon pied...